

## 22 Août 1914

Quittons un moment l'atmosphère feutrée des Etat-Majors pour retrouver le terrain de l'action et, une fois n'est pas coutume, c'est sur terre que nous nous rendons en nous transportant dans les Ardennes belges, plus précisément dans le secteur Virton-Etalles, paisibles petites localités rurales à quelques kilomètres de la frontière française. Voilà moins de trois semaines qu'a débuté cette guerre dont tout le monde dit encore en riant qu'elle sera courte et facile et jusqu'à présent il n'y a encore pas eu de gros affrontements ; de part et d'autre, les armées sont dans une stratégie de mouvement où comme sur un échiquier, chaque Etat-Major avance ses pièces. Les Français se sont portés vers leurs frontières, les Allemands se sont introduits en Belgique et au Luxembourg d'où ils s'infiltrèrent vers l'ouest tandis que les Belges résistent vaillamment à l'énorme poussée des lourdes armées du Kaiser jusqu'au moment où il faut bien se résoudre à demander de l'aide aux Alliés, aux Français surtout, ils sont les plus proches. Répondant à cette demande, les armées de France commencent à faire mouvement vers la Belgique tandis que les Allemands partis de leurs bases d'Alsace et de Lorraine qu'ils occupent depuis 1870, se dirigent en sens inverse.

Il est 3 heures du matin ce 22 août, nous sommes en compagnie des troupes du 7<sup>e</sup> Régiment de Grenadiers prussiens. Ce régiment associé au 154<sup>e</sup> RI et au 1<sup>er</sup> Régiment de Uhlans compose la XVIII<sup>e</sup> Brigade de la IX<sup>e</sup> Division d'Infanterie. A la tête du 7<sup>e</sup> Grenadier, on trouve le Prince Oscar de Prusse, cinquième fils du Kaiser et Capitaine « à la suite » dans la hiérarchie prussienne. Concrètement, bien que par son grade il ne commande qu'un bataillon, son rang de Prince impérial fait de lui le véritable commandant de ce régiment. Le Prince Oscar qui vient de fêter ses 26 ans ainsi que son mariage il y a de cela trois semaines, est bien conscient de l'importance que ce rang lui confère tout comme il est aussi très attentif aux hommes qui lui sont confiés. Cela en fait un jeune homme admiré et respecté sous les ordres duquel les grenadiers galvanisés par sa présence sont fiers de servir. Pensez-donc, le propre fils de l'Empereur !

En hâte sur l'injonction des sous-officiers, la troupe lève le camp. La nuit a été brève et surtout humide ; on ne dort pas vraiment à-même un sol détrempé. La veille au soir, les violents orages d'été se sont abattus sur la

région et toute cette humidité sur la terre encore chaude a provoqué d'abord des brumes puis des brouillards épais. La nuit on s'en doute non seulement elle fut courte, mais de surcroît elle n'a pas été reposante. Vitupérer ne servirait à rien alors, autant faire contre mauvaise fortune bon cœur et reformer les sections en ordre de marche. De toutes façons, chez l'adversaire c'est pareil. De part et d'autre, les hommes qui ont bénéficié de quelques heures de repos, reprennent leur progression, vers le nord depuis Virton pour les Français, vers le sud depuis Etalle pour les Allemands.

Une demi-heure plus tard après avoir ingurgité un breuvage noir appelé « café » arrosé d'un *schnaps*, on est reparti. Le brouillard visqueux étouffe les sons plus encore que la nuit et dans cette humidité sombre et glauque, on a même l'impression qu'il colle aux brodequins. Section après section, les grenadiers s'engagent sur la route d'Etalle à Virton, se déploient dans la forêt en direction du sud. Le but de ce mouvement est de protéger le flanc de la Ve Armée qui poursuit sa descente vers la frontière française. Les ordres de marche pour la journée du 22 prévoient que la IXe Division se déploie vers le sud en direction de Virton, et s'installe entre cette localité et la lisière de la forêt sur une position défensive. Entre la forêt et le village de Virton dans cette zone de terrain dégagé, se trouve un gros corps de ferme connu sur les cartes d'Etat-Major sous le nom de ferme Bellevue.

Précédée des patrouilles de cavaliers du 1<sup>er</sup> Uhlan qui opèrent en éclaireurs, l'avant-garde du 7<sup>e</sup> Grenadiers débouche de la forêt vers 5 heures du matin. Le brouillard est épais et la visibilité à présent de l'ordre de cent mètres. Du rapport des éclaireurs, il ressort que des troupes adverses dont on ne peut apprécier précisément l'importance sont à la ferme Bellevue. A la sortie du bois, le régiment fait une courte halte pour se reformer et reprendre sa progression en avant, avec cette fois la ferme pour premier objectif car il est indispensable de l'enlever pour s'assurer la maîtrise du terrain. Ce qui est certain à ce stade c'est qu'en raison du brouillard qui limite le travail des éclaireurs, tant du côté français que du côté allemand, on ignore l'importance des troupes adverses et nous le savons bien aujourd'hui, il y a du monde de part et d'autre, beaucoup de monde. Pas plus tard que la veille, les habitants de la région avaient pourtant averti les Français du volume supposé des forces allemandes au

nord de Virton mais cette information n'avait pas été jugée très crédible et on ne s'attendait pas à de fortes réactions dans ce secteur.

L'arrière garde du 7<sup>e</sup> Grenadiers dont la mission nous l'avons vu, est avant tout défensive, creuse quelques tranchées et se prépare à s'opposer à la progression des Français notamment en cherchant à enlever Bellevue.

Il est 6 h 25 lorsque les éléments d'avant-garde des deux troupes ennemies entrent en contact. Les premières minutes sont un peu confuses ; dans le brouillard se déclenche un feu violent de mousqueterie au cours duquel on tire un peu au hasard sans trop bien savoir sur qui où contre quoi. La situation est extrêmement dangereuse car à tout instant, on peut sans le savoir tirer sur les siens. Le Prince Oscar a bien compris que c'est la ferme Bellevue qui est au départ de ce feu nourri ; il est indispensable de s'en emparer au plus vite mais dans ce brouillard, on se perd, on perd le contact et il est bien difficile de savoir qui tire sur qui. Alors on progresse lentement dans cette aube laiteuse, très lentement même, la tête rentrée dans les épaules et la peur chevillée aux tripes. De part et d'autre on sent bien que l'adversaire est là tout proche mais il est invisible et pour les combattants, la situation est véritablement angoissante. Cette ombre furtive que l'on vient d'apercevoir là-bas, amie, ennemie ? Ce soldat qui court est-il celui qui va vous abattre à bout portant ou vous transpercer de sa baïonnette en hurlant pour exorciser sa propre peur ? Atmosphère terriblement oppressante où la tension et l'adrénaline font monter l'angoisse.

Vers 10 heures, le brouillard commence à se dissiper, pas suffisamment cependant pour pouvoir se faire appuyer dans la progression par l'artillerie. L'Etat-Major du 7<sup>e</sup> régiment avance jusqu'à une meule d'avoine à 200 mètres de la ferme. Tout autour, avec la visibilité qui s'améliore, les combats font rage. Tous les fossés autour de Bellevue sont occupés par les uns ou par les autres et parfois à si faible distance que seule la largeur de la chaussée sépare des adversaires qui se fusillent à bout portant, en pleine tête quand ils n'en viennent pas au corps à corps. De tous côtés on n'entend que coups de feu, rafales de mitrailleuses, hurlements de douleur, appels au secours. Le massacre est effrayant.

Enfin, sur le côté nord de la ferme, un groupe de grenadiers parvient à bouter le feu au bâtiment, obligeant les troupes françaises à se retirer sous

la mitraille. Dans un ultime et féroce assaut, les Allemands enlèvent Bellevue où quelques centaines de Français ont résisté plusieurs heures face à des effectifs bien supérieurs.

Vers 12 h 30 alors que le brouillard se lève enfin, c'est à présent l'artillerie qui de part et d'autre entre dans la danse, concentrant ses tirs sur tous les points identifiés comme ennemis. Un pilonnage en règle démarre et va durer des heures. Courbant le dos sous ce déluge de feu, soldats de tous camps tentent d'échapper à la mortelle averse en s'enterrant. Ce sont désormais les éclats des obus et les *shrapnel* qui sèment la mort. Puis, graduellement, à mesure que la journée s'avance, le feu décroît. Il est l'heure pour tous de faire le bilan de la situation. Soit se replier pour se regrouper en certains points, soit se fixer sur d'autres. Chacun des antagonistes affirmera demain avoir remporté une grande victoire mais la réalité est quelque peu différente. Sur le secteur de Virton comme dans d'autres du front où des combats acharnés ont eu lieu, l'heure est aux décomptes en tous genres : prisonniers, blessés et aussi hélas tués. Dans cette bataille à laquelle l'Histoire donnera par la suite le nom de Bataille des frontières, on estime à un total compris entre 30000 et 40000 tous camps confondus le nombre de jeunes hommes qui ont perdu la vie en ce samedi d'été, des dizaines de milliers d'hommes qui avaient une vie à vivre. La première grande boucherie de cette guerre naissante vient de prendre fin. Jamais en un seul jour d'un conflit qui est pourtant bien loin de s'achever, on ne perdra autant d'hommes. Triste record !

A une dizaine de kilomètres plus à l'est, sur le secteur de Bleid, un jeune sous-lieutenant est sorti choqué mais indemne de cet enfer, écrivant la première page d'une carrière qui entrera dans l'Histoire. Il s'appelle Erwin Rommel.

A Bellevue et dans les environs, le 7<sup>e</sup> Grenadiers dresse son propre bilan. Le régiment a perdu plusieurs centaines d'hommes dont 21 officiers. Sur le bord de la route, un jeune lieutenant baignant dans son sang est allongé face contre terre, sans vie. La plaque d'identité qu'il porte à son cou révèle un nom : Helmut von Arnould de la Perrière.

Il avait tout juste 23 ans, il était le plus jeune frère de Lothar<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Helmut von Arnould repose aujourd'hui dans le cimetière franco-allemand de Virton-Bellevue. Sa tombe porte le numéro 635 dans le bloc 1.

